n° 29 - mensuel - 3 F

cancans DE PARIS

CHABROL déshabille LES "BICHES"

Cancans de Paris

par Gabrielle Gray et Sonia Reff

SOLIDARITE AVEC MARIE BELL

Nous avons rencontré Raymond Rouleau, au lendemain de l'accident qui a frappé Marie Bell au Gymnase, son propre théâtre : elle s'est fracturée la jambe, comme on sait, alors qu'elle s'apprêtait à jouer au Montparnasse-Baty la pièce de Jean Cau.

« Les rapports humains sont plus importants que le métier, nous a dit le metteur en scène et comédien Cau, Delon, le producteur Lars Schmidt (M Bergmann) et moi-même sommes tous solidaires : pas question de jouer tant que Marie ne sera pas rétablie. D'abord, elle est irremplaçable dans le rôle De Suisse, Curd Jurgens a envoyé son accord aussi.

Lars Schmidt se console en montant *Black Comedy* avec Raymond Gérôme.

Verrons-nous cet hiver cette pièce, véritable « machine infernale » comme aurait dit Cocteau, où un jeune garçon égaré est le jouet d'un homosexuel marié et de la femme de celui-ci.

GENTILS ENFANTS D'AUBERVILLIERS

Les boulevards et Montparnasse sont lichus : c'est maintenant en banlieue que se créent les nouvelles pièces. Depuis la création des nouveaux départements, les municipalités de gauche ont mis les bouchées doubles. Douze théâtres donnent de Brecht à Brassens le ton dans le Val-de-Marne, la Seine-Saint-Denis et les Hauts-de-Seine.

— Il nous faudra bientôt nos cabarets strip, disait un conseiller général de l'opposition dans un café chic de Charenton : pas de doute, la fesse porte à gauche, et sa libération est le meilleur argument démocratique. La Liberté, depuis la déesse Raison de la Révolution, passe par les femmes à poil ; les filles trop vêtues sont les agents de la réaction.

PHARMACIE ET STRIP-TEASE

Les places sont chères chez les strip teaseuses pour obtenir un contrat d'hiver à la *Boule blanche*. Motif : la propriétaire de ce célèbre cabaret de Montparnasse est l'épouse du directeur d'un laboratoire pharmaceutique bien connu. Dans les

loges, quand il fait froid et que le rhume menace, le « pulmosérum » coule à flots. Gratuitement.

LA CHATTE EN « FOLIES »

Comedia dell'Arte aux *Folies-Bergères* ? Il y a quelques temps, à chaque séance, les spectateurs avaient droit à ces improvisations d'origine obstétricale : la chatte mascotte du personnel du grand music-hall avait élu domicile dans le trou du souffleur pour mettre bas. Et les machinistes menaçaient de faire grève si on l'en délogeait *manu militari*.

MAYOL ESPAGNOL

On demande un interprète au *Concert Mayol*. Pour pallier le manque de mannequins nus, le régisseur envoie ses sergents recruteurs enrôler les petites bonnes espagnoles sur le terre-plein de l'avenue Henri-Martin et autres ramblas du 16e arrondissement. « Pronto, a pelo », comme disait Goya à la duchesse d'Albe lorsqu'elle posait pour sa *Maja desnuda*.

EN TOUTES LANGUES

Le *Daily Mirror* a découvert la toute dernière vedette du western italien : une Anglaise d'origine polonaise, Ylia Suchan. Il nous la montre presque sans voiles. Son mauvais anglais l'empêchait de démarrer à Londres. Elle est partie pour Rome. Elle avait des formes qui parlaient pour elle au cœur des cinéastes italiens : elle est aussitôt devenue une vedette de TV transalpine à 23 ans. Maintenant, elle joue les cow-girls de charme : elle tire juste à tout coup, de préférence quand elle est dévêtue.

FEUILLETONS ET MATHS

La télé ferait-elle un pèlerinage aux sources du roman-feuilleton ? Après *Lagardère*, nous avons droit aux trente et un épisodes des *Habits noirs* de Paul Féval mis en images par René Lucot.

Féval, l'un des maîtres du roman populaire du XIXe siècle, a de farouches partisans. Parmi eux, François Le Lionnais (président de l'Association des écrivains scientifiques et conseiller scientifique de l'O R T F) s'est amusé à dégager les structures mathématiques des *Habits noirs*. « Essayez, dit-il, de représenter sur du papier les structures de ces intrigues enchevêtrées en figurant chaque personnage par un point se déplaçant à la fois dans l'espace et le temps. Vous obtiendrez ainsi des graphes (dans le sens que les mathématiciens Koenig et Claude Berge donnent à ce terme) assez comparables à ceux qui sont en usage dans les bureaux des compagnies de chemins de fer et il vous sera aisé de vérifier que tout en étant très serrés, ils n'impliquent jamais contradiction et ne pourraient jamais engendrer de déraillements ou de collisions. »

● SUITE PAGE 10

CHABROL DÉSHABILLE

le cœur étrange et (trop) féminin des "BICHES"

Reportage de Sonia REFF
spécial-photo Giovanni Corruzi

J'AI rencontré Chabrol au studio d'Epinay, il y faisait des essais pour son film *Les biches*. Il est d'excellente humeur.

« Nour tournons à Saint-Tropez. Toutes les figures pittoresques du « village » y ont leur rôle. Georges Bain (le propriétaire du café des Arts) joue au poker, La Mecque joue aux boules, Jean-Marie Rivière a une apparition, les pêcheurs... pechent, etc. »

Parait la comédienne Stéphane Audran, symphonie de marron (knickers, chaussettes, pull, gilet en daim). Détail : Stéphane est à la ville Mme Claude Chabrol. *Amours (trop) féminines.*

— Qu'est-ce qui vous a poussé à choisir votre femme comme interprète ?

— Parce que elle me plaît, c'est tout bête n'est-ce pas ? Parce qu'elle est bonne comédienne. Elle comprend ce que je veux, elle est docile, j'ai toujours été content d'elle en tant que comédienne. Dans *Landru* en 63, dans *Marie-Chantal* en 65, dans *Le scandale* en 66.

Dans mes *Biches*, elle joue le rôle d'une femme aux amitiés particulières — ça l'amuse follement. Voici l'histoire.

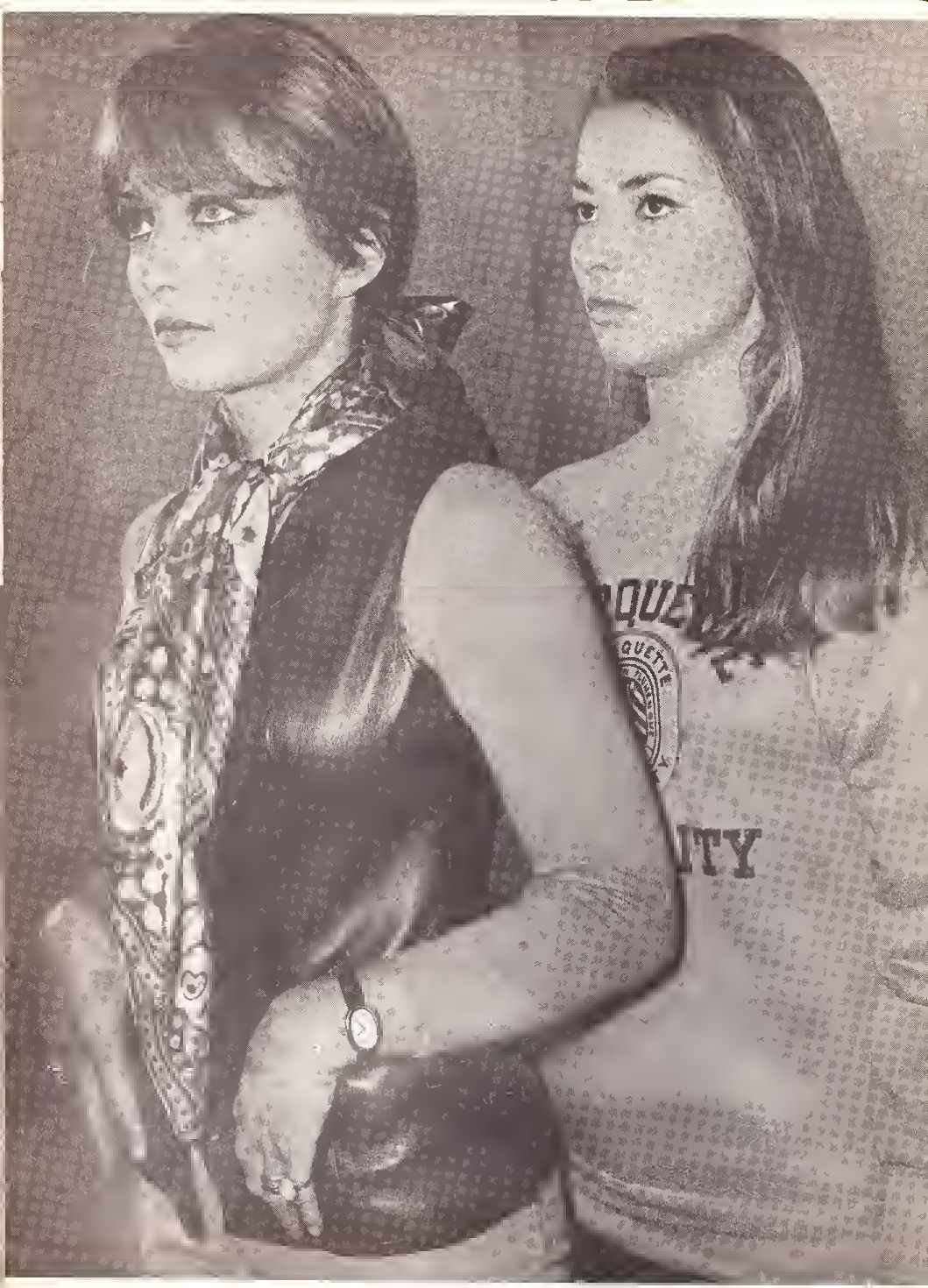
Stéphane « pique » Jacqueline Sassard au port des Arts ou Jacqueline dessine. Des biches. Toujours des biches. Stéphane l'enlève avec une billet de 500 F. Jacqueline n'est pas prédisposée à ces mœurs, elle cherche surtout un gîte.

Un jour, elle tombe amoureuse de Maurice Ronet. Stéphane le rencontre et en tombe également amoureuse. Jacqueline est écorchée vive, car elle aime ces deux êtres. Stéphane est exclusive, c'est l'enfer.

Puis, petit à petit, on découvre que Jacqueline est folle. La terre est peuplée, comme ça, de dingues qui passent comme normaux a première vue. Elle sert de domestique à Stéphane et à Maurice Ronet.

La folie de Jacqueline

La folie de Jacqueline consiste a essayer de devenir Stephane, à s'identifier complétement à elle. Elle échoue, évidemment. Alors Jacqueline tue Stephane. Le film se termine au moment où Maurice Ronet surgit. Et toutes les suppositions restent permises. Maurice est-il un mou, qui se laisse aller au gré des événements ?



Bonjour Stéphane Audran

Souriante, Stéphane Audran ne semble pas être marquée par le destin tragique auquel la promet *Les biches*. Ses yeux verts pétillent de malice.

« J'adore être dirigée par Chabrol. Je comprends tout ce qu'il veut, et puis... je l'aime ! Ce que je pense de mon personnage ? Cela me ramène au collège où j'étais très sollicitée par mes petites camarades... sans succès ».

— Comment avez-vous connu Claude Chabrol ?

— Par Gérard Blain. J'ai eu un petit rôle dans *Les cousins*. Quelque temps après, je lui ai téléphoné, sous prétexte de lui demander son avis sur un scénario belge que l'on me proposait. Nous nous sommes revus chez des amis. Et ce fut la passion ! »

Jacqueline Sassard ne veut plus jouer nue

Arrive Jacqueline Sassard qui rencontre Chabrol pour la première fois. Je lui demande de poser pour mon photographe en maillot. Elle refuse. Je lui dis que dans le scénario, à un moment donné, elle est nue. Elle me confie : « Je mettrai un collant couleur chair. Rien à faire autrement. »

Cela peut laisser prévoir quelques difficultés pendant le tournage, si Claude Chabrol entend exiger le respect du scénario. Tant pis pour elle, c'est donc la jolie Stéphane que *Cancans* vous présente.

Tout s'arrange

Mais comme tout s'arrange toujours dans le monde fluctuant du cinéma, il est plus que probable que tout sera arrangé lorsque ce journal paraîtra. Ces dames se seront mises d'accord pour se partager les prestiges de l'affiche et le droit de montrer leur délicieuse anatomie pendant trois mètres cinquante de pellicule. Il faut en tout cas bien de la patience aux metteurs en scène. Mais, après tout, n'est-ce pas la même que déploient les hommes dans la vie de tous les jours, lorsqu'elles font un gros caprice ? Au lecteur de juger, et de réfléchir — amèrement ou joyeusement — à sa propre expérience.

Tout sur les starlettes d'aujourd'hui et de demain

Vous ENTENDREZ PARLER de KARIN HEINGEL

une des nouvelles vedettes (norvégiennes) du cinéma italien

Cancans voue présente aujourd'hui un portefeuille très complet sur une dee plus belles sterlettes du moment. Ces jeunes personnes sont de plus en plue nombreuses et de plus en plue belles, surtout aux alentoure des studios de Peris et de Rome. Ellee veulent tourner, vous voulez lee voir : **Cancana** leur donne une chance de se feire mieux conneître pour l'egrément de see fidelee lecteurs. Si vous collectionnez ces peges, vous retrouverez demein certelnes d'entre elles eu nombre des vedettes. D'eutres auront été oubliéee, mele vous gerderez un bon eouvenir de leur beauté trop peesagère.

PARMI la nouvelle équipe des starlettes qui tournent en ce moment dans les studios romains, on a beaucoup remarqué ces deniers mois Karin Heingel, une statue norvégienne à la somptueuse plastique et qui ne rechigne guère à la montrer avec fierté dans le grand soleil de la péninsule.

C'est pourquoi l'un des meilleurs photographes de plateau de Cinecitta et des environs l'a prise dans son ensemble. Elle a posé pour lui, entre deux séquences d'un western où elle fait le coup de feu et vainct les hommes avec ses arguments les plus frappants. On avouera que son talent n'est pas discutable, même s'il faut bien reconnaitre qu'elle doit de très jolls éclairages de son anatomie et quelques idées naturistes et méditerranéennes excellentes au talent et à la caméra généreuse de Roberto Ferrantini, l'éminent correspondant romain de l'agence parslenne Gamma, réputée par ses archives de jolles filles. Et pourtant lorsque les photos de Karin sont arrivées dans leurs laboratoires proches de l'Etoile, les reporters blasés comme les secrétaires de l'agence ont émis un petit sifflement admiratif : elle ira loin, celle là avec sa façon de vous proposer la botte... d'olgnons. On aimerait bien qu'elle vous fasse la soupe ou que, sirène, elle vous raconte ce que la mer lui dit quand elle bolt à la régalade du Chianti mis au frais dans un magnifique coquillage.

D. A.

SUITE DE LA PAGE 13

LE « CAFE-CINEMA »

Le 28 décembre 1895, les frères Lumière projetaient les premiers films de l'histoire du cinéma dans le Salon indien du Grand Café, boulevard des Capucines. Soixante-douze ans après, pour protester contre « les administrations figées et les règlements insanes », Maurice Lemaître lance le « cafe-cinema », dans la ligne des bistrots-théâtres. La première séance — agitée — eut lieu le 1er novembre au cafe *Le Colbert*, 2, rue Vivienne (séances tous les mercredis à 22 heures). Et parmi les spectateurs, on se montrait du doigt deux « espions » délégués par le Centre National du Cinema, dont l'incognito avait été vite percé.

LE TORCHON BRULE CHEZ LES GRANDS COIFFEURS

L'été dernier, Jean Clement signait un contrat avec Antonio pour ouvrir un salon de coiffure.

Puis il partit vers son salon de Vichy. De retour à Paris, quelle ne fut pas sa surprise de voir au lieu choisi, rue Saint-Honoré, un panneau indiquant : « Prochainement, ouverture du salon Antonio ».

Au cocktail d'ouverture, mercredi 8 novembre, du quatorzième (!) salon d'Antonio, on pouvait voir Jean Clément, furieux, et quelques-uns de ses supporters affirmer que « cela ne se passerait pas comme cela ». Conclusion : procès imminent.

CANCANS
de Paris
La directeur de la publication :
Jean Karffalac
55, passage Jouffroy, PARIS-9e
ABONNEMENT : 1 an, 30 F
Photos V.I.P. Archives P.G. Tavera
Gamma Sterling et Globe Photos
P.C.I.
11 rue Ferdinand Gambon Paris (20e)

LES NÉNETTES FUGUEUSES DE LONDRES

Le supplement magazine du grave « Sunday Times » a consacré un extraordinaire reportage (illustré) aux fugueuses. « On n'est nullement surpris de constater, écrit l'hebdomadaire londonien, que la fugue hors du foyer familial est un phénomène presque exclusivement féminin : c'est la recherche à tout prix de la liberté de la part de filles insuffisamment émancipées. »

La loi permet aux jeunes anglaises de se mettre en ménage à 17 ans, mais on constate de plus en plus que des 13 ou 14 ans les jeunes anglaises « quittent la maison ». Dans son excellente enquête, notre confrère constate que la surveillance judiciaire ou les écoles de papa pour jeunes dévoyées « ne constituent plus la bonne solution. » Malgré la prison, les menaces, elles parviennent à travailler et restent célibataires. Des huit confessions publiées, la plus émouvante est celle de Vivienne Dupress (c'est un pseudonyme), 17 ans, on la dirait tirée de pages d'Albertine Sarrazin : « L'ennui quand vous êtes cataloguée en fuite, c'est que vous n'avez aucun droit légal. Tous les garçons que vous rencontrez vous sautent dessus, et vous avez bien rarement envie de faire l'amour avec eux. Mais vous êtes bien obligée d'en venir là pour avoir un toit et pour manger. »

Espérons que cet exceptionnel document sociologique sur des filles qui, souvent, ont rêvé de cinéma — ou se font du cinéma — sera publié en France.

Le conte de Noël d'une petite strip-teaseuse :

SHÉHÉRAZADE

par Greta RAY

Un soir de pluie et de boue, dans un Paris de novembre. Un petit bistrot-restaurant du Montmartre d'en bas, près du métro Anvers, où sans grande conviction j'ingurgite une gratinée (excellente). La salle exiguë va exploser sans tarder sous la pression de la fumée et des gens entassés.

Les genoux du monsieur assis en face de moi pressent les miens sans que je puisse exactement savoir si c'est volontaire ou simplement un effet naturel de la surcompression ambiante.

Sa crème-caramel finie, mon indifférence à jamais établie, sa note payée, il s'en va. Ouf ! Je respire. En tout cas, je peux étendre les jambes.

Je replonge le nez dans ma soupe et dans la presse hebdomadaire où les derniers échos des fêtes impériales d'Iran jettent leurs ultimes *flashes*. Ce temps de grâce sera court.

Une voix chantante, où tous les souffles de l'Orient ont déposé leurs strates, me fait lever la tête.

— Vous permettez, Madame ?

Une fille engoncée dans un manteau de fausse fourrure, avec le teint un peu gris qu'ont les natives des pays de soleil sous nos latitudes nordiques, s'assied en face de moi. Je suis anarchiste, donc allergique à la compagnie de mes semblables. Pour cette raison même, je pense qu'il vaut mieux vivre en bonne entente avec eux qu'être leur ennemi *a priori*. Donc, je lui souris.

Elle hésite longuement devant le menu puis, cassant un mur qui doit être aussi épais que le mien, elle se penche soudain vers moi.

— Madame, je ne sais pas lire le français. Voudriez-vous me conseiller ?

Cette fois-ci, la barrière est abattue.

— Vous êtes méditerranéenne, lui dis-je.

Elle sourit et, me désignant du menton le journal que je tiens à la main où s'étale en grand la tête de Farah Dihba, impératrice d'Iran :

— Je suis, dit-elle, d'un pays bien à l'honneur chez vous en ce moment.

Je la regarde avec plus d'attention. Dans la chaleur de la salle, elle a retrouvé cet éclat d'une beauté qu'on remet au soleil. L'affreux manteau de fourrure synthétique enlevé, des formes généreuses apparaissent qui rendent distraits nos voisins de table, même ceux qui sont nantis d'une épouse sourcilleuse ou accompagnée d'une petite amie momentanée.

— Comment, dis-je, vous êtes Persane ?

— C'est joli, ce que vous dites là. Le mot ancien est plus beau que le nouveau. Eh oui, je suis « Iranienne ».

— Etudiante ?

Depuis un certain roman d'amour, on peut toujours supposer que les Iraniennes à Paris sont forcément étudiantes. La chose n'aurait pas déplu à Montesquieu, qui s'était demandé bien avant moi dans ses fameuses *Lettres persanes* : « Comment peut-on être Persan ? »

Le sourire de sa bouche s'est propagé jusqu'à ses grands yeux, qui évoquent aussi bien une biche que « la Parisienne » des fresques crétoises antiques.

— Oh non, mais j'aurais tellement voulu l'être.

Un long silence. J'achève ma gratinée et on lui apporte son assiette de crudités du chef.

— Qu'auriez-vous aimé étudier ?

— Je ne sais pas exactement. Mais tout ce qui concerne l'art. La peinture peut-être. Vous savez, je sais à peine lire et écrire dans ma langue.

— Mais vous parlez fort bien le français.

Elle rit un peu plus :

— Il paraît que j'ai le don des langues. Il y a un an que je suis à Paris et je l'ai appris comme cela, toute seule. Dans la rue et à mon travail.

Cette fois, ma curiosité est aiguillonnée. Je la regarde encore. Que peut-on faire sans savoir lire et écrire avec ce visage et ce corps magnifiques ? Mon seul goût pourrait être mis en doute, mais l'attitude de mes voisins me laisse à penser que je ne me suis pas trompée. Anvers. Pigalle n'est pas loin. Les points « chauds » de Paris.

Je tousse pour la forme. On ne croirait jamais combien il est difficile de demander à une jeune femme aux appâts généreux si elle fait commerce de ceux-ci. Heureusement pour moi, en plus de sa beauté, elle doit être intelligente. Car, sans me laisser le temps d'intervenir, c'est elle qui se met à parler. Et j'ai tout su. Son enfance pauvre, son grand-père mendiant professionnel — un des milliers de mendiants qui hantent Téhéran comme toutes les villes d'Orient — son père et sa mère qui, dans un sursaut de dignité, avaient voulu échapper à cela, ouvriers tous les deux dans un tissage de tapis. Et les six enfants, qui étaient venus agrémenter le ménage, venant à leur tour augmenter le nombre de ceux qui, accroupis, lancent la navette pour parer de chefs-d'œuvre de Chiraz les salons de ceux qui ont de l'argent. On nage en plein Dickens, comme dans *Oliver Twist* ou *Les grandes espérances*. Et tout cela pour un salaire qui suffit à peine à calmer la faim. Et elle, tout à coup — depuis le début de notre rencontre, je l'appelle Shéhérazade — qui se sauve, qui part. Son tapis volant des contes des Mille et une Nuits à elle est un gros camion brimballant chargé de ces merveilleux tapis à destination de Paris où elle arrive un soir de Noël.

Paris, ce havre, ce port de salut pour tant de gens qui rêvent d'ailleurs. Et puis la faim, la misère et la dignité aussi, héritée de ses parents. Elle a tout fait : gardeuse d'enfants, barmaid, où ses formes et son accent chantant, ainsi que son sourire, faisaient merveille. Et puis un soir, un client un peu « vaseux » qui lui fait des propositions qu'au premier abord elle estime malhonnêtes.

— « Comme que vous êtes, mon petit, faut vous déshabiller », m'a-t-il dit. Je ne l'ai pas pris au sérieux, bien sûr. Puis il est revenu, de sang-froid. Et après bien des hésitations, je l'ai suivi dans le bureau d'un monsieur très bien. Et voilà comment je suis devenue strip-teaseuse.

J'en avale mon chabichou de travers.

— Strip-teaseuse ! m'écriai-je, mais une strip-teaseuse de talent, c'est une grande artiste.

— Je ne sais pas si j'ai du talent, mais en tout cas j'ai du succès dans mon numéro de princesse orientale.

Et là dessus, elle me tend une invitation pour un des plus célèbres cabarets des Champs-Elysées, où les strip-teauseuses ne sont pas objets offerts à la convoitise d'un public malsain, mais au contraire des êtres donnant à voir ce qu'ils ont de mieux à offrir pour faire rayonner le sentiment de la beauté. Un chanteur donne sa voix, un savant son cerveau, un écrivain écrit, un acrobate offre sa musculature en spectacle et en exemple. Ma Shéhérazade à moi donnait ses fesses et ses seins qu'elle avait parfaits à voir, je pus le constater le soir même au spectacle.

Conversant ensuite au bar avec le directeur de l'établissement, un monsieur très vieille France et de large culture, j'appris que bien souvent des princes orientaux venaient solliciter la compagnie de cette odalisque nouvelle manière. Mais celle-ci, modeste autant que sage, se sauvait par la porte de service dans un taxi pour regagner son pigeonnier de Montmartre où patiemment elle apprenait la peinture, tout en remplissant une tirelire à l'intention de ses parents restés là-bas.

G. R.

Les "80 BERGES" D'HENRI VARNA

Pape du Casino de Paris

HENRI VARNA me reçoit au Casino de Paris, dans son vaste bureau.

« J'arrive du théâtre Mogador, où se joue *Vienne chante et danse* (la générale a eu lieu le 25 novembre, le spectacle précédent, *Les amants de Venise*, s'est terminé le 12.)

« C'est ainsi que j'ai terminé ma nouvelle expérience de comédien.

« Dans le rôle du Cardinal, j'ai eu énormément de plaisir. Mais dans les coulisses, c'était autre chose : on m'avait construit une loge en forme de confessionnal, et tous les soirs, la troupe y défilait, se confiant à moi, et me demandant des conseils, voire des absolutions après leurs confessions ! Un beau jour, j'ai fait dire que je n'en pouvais plus, que les audiences étaient suspendues !

« Ma troupe du *Mogador*, ce sont mes enfants. Il y règne un climat familial extraordinaire dont le ton est donné par le couple vedette Marcel Merkès-Paulette Merval. C'est le triomphe de la télévision, du calme, des soins attentifs au « petit ». La troupe suit l'exemple et vit en marge des histoires. Je ne m'en suis évidemment pas séparé pour *Vienne chante et danse* mais j'ai tout de même congédié certains personnages de mes *Amants de Venise* : vingt-quatre pigeons, quatre petites chèvres, un cochon (changé quatre fois parce qu'il grossissait trop, au grand dam de la concierge pleurant à chaudes larmes parce qu'elle s'y était attaché). Vous savez, cela fait soixante ans que j'ai fait mes débuts au théâtre. A vingt ans, j'ai débuté au théâtre populaire de Belleville (actuellement les Folies-Belleville) avec une pièce au répertoire tous les huit jours. J'ai été le partenaire de toutes les gloires qui se sont succédées depuis le début du siècle. Une de mes partenaires favorites : Réjane.

« Cela m'amène à vous causer de mon anniversaire. Pour mes quatre-vingts ans, j'ai reçu des monceaux incroyables de fleurs et des lettres extraordinaires.

« Le 1er novembre, où j'ai été décoré de la médaille de vermeil de la Ville de Paris, j'ai décidé d'offrir des places gratuites à tous mes contemporains à Mogador.

« Surprise : j'ai reçu plus de 6 000 demandes. J'ignorais que nous, les octogénaires, étions si nombreux.

Un procès avec Line Renaud

« Une seule ombre au tableau de ma vie heureuse : le premier procès de ma vie, avec Line Renaud.

« Cela me peine beaucoup, car j'aime Line, mais je sais qu'elle suit les conseils de Loulou Gaste, son mari.

« Dans son contrat, il était spécifié que Mlle Line Renaud était engagée pour la première version de la revue *maximum deux ans*. Cela fait deux ans. Je la remplace pour une deuxième version (je perdais 4 000 francs par jour avec elle). Elle soutient que c'est une rupture de contrat. Je ne vois pas pourquoi elle m'a assigné devant le prud'homme.

« Bah ! ce n'est qu'un problème de plus !... »

NOTRE COUVERTURE

et ci-contre la très belle "Marie-Ange Aniès.

modèle nu devenu vedette de Lelouch et de Vadim,

tourne à Rome son cinquième film.

DONA MICHELLE plébiscitée

"belle des belles" par les lecteurs de la revue "Playboy"

vient conquérir Paris

La revue *Playboy*, admirée et vainement copiée par les journalistes du monde entier, est aux Etats-Unis une véritable institution nationale. La philosophie de son directeur, M. Haffner, et sa technique de presse, en font le mensuel le plus lu du monde et nous espérons que Paris aura bientôt comme Londres son *Playboy*-Club avec les fameuses « bunnies », les serveuses déshabillées avec des oreilles de petit lapin.

Le génie d'Haffner a consisté à imposer le nu comme un moyen moral et esthétique, comme une partie essentielle de la culture moderne libérée des chaînes du puritanisme anglo-saxon et de la tartuferie des sociétés de vieilles filles américaines. C'est en entrelardant de magnifiques anatomies savamment révélées des numéros où voisinent les interviews de Sartre ou de Lord Russel, les nouvelles d'Hemingway et de Woodehouse qu'Haffner a réussi cette magnifique introduction de la femme nue comme une réalité essentielle de la vie moderne, comme la délivrance première des contraintes de la vie mécanisée, la protestation de la nature et de la beauté.

Ainsi les plus grandes vedettes ont-elles pris l'habitude d'exposer entièrement leur corps dans *Playboy* et de considérer cela comme un honnaur pour elle et comme un service rendu à leurs contemporains.

C'est en raison de cela que la fameuse « playmate of the year » (c'est-à-dire la « compagne » du lecteur de *Playboy*), choisie parmi les douze montrées chaque mois de l'année écoulée est un événement international. Depuis des années, la jeune femme qui obtient cet honneur ne tarde pas à devenir une vraie vedette de la scène ou de l'écran.

C'est précisément ce qui est arrivé à Donna Michelle. Elue playmate de l'année voici quelques mois à peine, par les lecteurs de la revue, elle devenait vedette en un temps record.

Elle reçut à l'occasion de cette élection une avalanche de cadeaux, depuis la Ford Mustang jusqu'au vélomoteur Honda, en passant par un poste de TV couleur, des bijoux et une garde-robe complète Elle parut sur les chaînes de TV américaines et à la une des grands journaux américains, avant d'être engagée pour tourner avec le séduisant Warren Beatty dans *Mickey One*, et aussi dans les séries de feuilletons comme *L'homme à la Rolls* et *Des agents très spéciaux* avec Robert Vaugham et David Mc Callum.

Splendide fille à la chevelure auburn, aux yeux verts, Donna est dotée d'une de ces riches anatomies que l'on retrouve aussi bien dans les chambres d'étudiants que dans les chambrées des casernes.

A Paris, au Centre culturel américain, elle fit la connaissance du metteur en scène Max Pecas à la recherche d'une interprète pour son film *La nuit des outragés*. Ne connaissant pas un mot de français, elle le tourna en anglais, donnant la réplique à Philippe Lemaire. Depuis, elle a fait de remarquables progrès et parle couramment notre langue.

En ce moment, Donna est avec Jean-Claude Bercq (le judoka) la vedette d'un film que tourne Jean-Claude Dague sur la Côte d'Azur : *Le bal des truands*, histoire qui a eu les honneurs d'un fait-divers : une jeune fille cover-girl est en réalité un redoutable chef de bande.

Donna Michelle a tellement pris goût à la vie européenne qu'elle ne songe plus du tout à repartir dans sa Californie natale. Surtout que les propositions de tourner arrivent en masse. Après la Côte d'Azur, elle commencera un autre film, avec deux Américains, John Berry, metteur en scène, et Eddie Constantine. Et aussi un Français, Johnny Hallday, dans un film violent : *A tout casser*.

Elle vient de s'acheter un petit studio, dans le 16e, non loin du Bois de Boulogne, où elle peut promener son caniche nain baptisé Omer.

Donna Michelle est une artiste complète Elle danse à la perfection, joue de la guitare et est une cavalière émérite. A la manière des Indiens, elle monte sans selle. Son violon d'Ingres est la photographie. Elle préfère d'ailleurs prendre des photos plutôt que de poser et possède sa carte de presse américaine.

BETTY-ROSE vous répond

Je voudrais faire du cinéma. Mes copines d'atelier disent que j'ai tout ce qu'il faut pour ça, la démarche de Maryiin Monroe et la bouche de Brigitte Bardot, je me coiffe d'ailleurs comme elle bien que je sois brune. J'ai donc fait faire des photos et cela m'a coûté très cher, un bon mois de mon salaire et je les ai envoyées à divers producteurs en leur disant mes intentions. Je n'ai jamais eu de réponse et tous ne m'ont pas renvoyé mes photos. J'aimerais que vous me conseilliez. Tous les soirs je pleure, j'aurais tant aimé devenir quelqu'un de célebre.

NINETTE DE RIVOLI.

P.S. — Ma mère dit que je suis folle et que je ferais mieux de l'aider à faire la vaisselle et plus tard d'épouser un brave garçon.

REPONSE. — *Je crois en effet que votre maman a raison Vous avez un petit cœur trop tendre pour savoir vous battre Croyez-moi, dans ce métier, il faut sortir becs et ongles pour arriver, il ne suffit pas de ressembler a quelqu'un Restez donc Ninette de Rivoli, et qui sait peut-etre un jour, un metteur en scene a la recherche d'une jolie petite fille bien sage vous remarquera-t-il*

☆

J'adore les westerns, mais ce que je ne comprends pas bien, c'est qu'au cours des pires bagarres, les belles héroïnes sont rarement decoiffees.

ANTOINE DU PONT

REPONSE — *C'est cela le miracle du cinema Entre chaque prise de vues il y a un coiffeur qui rentre a son tour en action*

Cancan DE PARIS

Un grand cabaret des Champs-Elysées cherche des strip-teaseuses qui auraient d'excellentes idées pour mettre au point et exécuter des numéros pleins d'humour et qui évoqueraient l'archéologie et la brocante, sujets fort à la mode aujourd'hui.

⁂

On considère d'ores et déjà que le film de Joseph Strick, « Ulysses », adapté du célèbre roman de James Joyce, pourrait être l'un des événements cinématographiques de l'année. Barbara Jafford sera sans doute sacrée grande vedette quand le public parisien y aura admiré son talent et sa plastique.

⁂

Notre confrère (et néanmoins ami) le photographe Emile Perauer, qui a enregistré pour nous tous les détails du nouveau numéro de Marie Tuxedo pendant les répétitions au « Crazy Horse Saloon », vient de publier un magnifique album photographique consacré à cet établissement de renommée mondiale. On peut parier qu'en cette fin d'année, ce sera un des livres-cadeaux les plus appréciés et l'un des best-sellers de l'année.

⁂

Sans doute en sera-t-il de même du « Guide de la Brocante et des Puces » que notre rédacteur en chef Jean Cathelin et sa femme notre collaboratrice Gabrielle Gray ont publié fin novembre à la Librairie Hachette. On y trouvera des idées insolites et les pépés d'aujourd'hui pourront y puiser de quoi égaler le succès des grandes cocottes d'hier. Et chaque play-boy savoir quoi offrir ou faire collectionner à celle qui est pour lui (et pour l'instant) la plus belle des belles.

CHRISTIANE GUEHO

Apres « Evangile 70 » avec Godard la voici vedette d « A.W. Cine Girl » de Francis Leroi (ci-contre)

n° 29 - mensuel - 3 F

cancans DE PARIS